

Bill Morrison

Charles-André Coderre

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coderre, C.-A. (2013). Bill Morrison. *24 images*, (163), 40–40.

Bill Morrison



© Larue Films

Figure de proue du cinéma expérimental actuel, Bill Morrison réinvente, film après film, le cinéma dit de *found footage*. Fusionnant une approche documentaire (*The Miners' Hymns*, 2010, *The Great Flood*, 2012) à certains éléments de fiction (*The Film of Her*, 1996, *Spark of Being*, 2010), il épate et fait vibrer le monde du cinéma, notamment par sa façon si singulière de nous rappeler que la pellicule argentique,

à l'image de l'homme, vieillit jusqu'à disparaître. Riche d'une filmographie comptant plus d'une vingtaine de titres, Bill Morrison est arrivé au cinéma par la peinture, puis s'est fait connaître par le biais du théâtre, devenant, au cours des années 1990, l'un des réalisateurs chargés de l'aspect visuel des productions du Ridge Theater de New York. Si ses premiers films, *Night Highway* (1990), *Lost Avenues* (1991), *Footprints* (1992), *The Death Train* (1993) participaient d'emblée à une esthétique d'un cinéma de remploi, c'est avec *Decasia* (2002) que la décomposition s'imposa chez lui comme un motif central. Issus de diverses archives institutionnelles, les fragments de films utilisés par Morrison sont, la plupart du temps, des pellicules faites à base de nitrate, ancêtre hautement inflammable de la pellicule polyester que l'on connaît aujourd'hui. Morrison accentue la détérioration de cette pellicule en rephotographiant deux ou trois fois chaque photogramme, qui s'effrite sous les yeux du spectateur. Le cinéaste américain dévoile

ainsi une pellicule corrodée, trace anonyme d'un temps révolu, qui se convulse, rangué avec le sujet filmé, et provenant très souvent d'actualités d'une autre époque. Ainsi, les films de Morrison remettent en question les rapports de l'être humain avec sa propre fin, mais également le support filmique comme artéfact culturel dans une pratique cinématographique contemporaine qui tend à tout dématérialiser. Achievé en 2012, *Just Ancient Loops* juxtapose des images d'archives scientifiques sur pellicule nitrate à des images de synthèse récemment créées par la NASA. À l'instar de ce surprenant montage, l'œuvre de Bill Morrison parvient d'une façon originale et constamment renouvelée à interroger le temps présent en plongeant dans la matière filmique du passé. – Charles-André Coderre

« ... il fait vibrer le monde du cinéma, notamment par sa façon si singulière de nous rappeler que la pellicule argentique, à l'image de l'homme, vieillit jusqu'à disparaître. »

Manoel de Oliveira



On associe, de nos jours, les qualificatifs de légèreté, de simplicité ou les catégories conte, fantaisie, *divertimento*, facétie même à l'œuvre de ce diable de cinéaste. Mais que s'est-il passé? On parle quand même de celui qui, au siècle dernier, réalisa des monuments comme *Mon cas*, *Le soulier de satin* ou encore *Non ou La vaine gloire de commander*. Et que vient donc faire

notre célèbre doyen dans cette liste qui se veut tournée vers demain? Il aurait sans doute gagné le droit de se reposer, de trôner au sommet d'anthologies du temps passé. Mais à 104 ans, il continue à produire un film par année (le dernier en préparation se nomme *L'église du diable...* tout un programme). S'il faut déterminer un tournant dans l'œuvre de ce grand érudit amoureux de la littérature, du théâtre et plus largement du verbe, c'est peut-être du côté de *Voyage au début du monde* ou du merveilleusement tendre et doux *Je reviens à la maison* qu'il faut se tourner, seuls films qu'on pourrait considérer comme « testamentaires » (ou qu'on a considérés ainsi à l'époque). À partir de ce moment-là (2001), son œuvre effectivement « s'allège » et emprunte, dirait-on, le chemin des écoliers. Littéralement, il rentre à la maison et voyage au début du monde. Cet éternel inquiet qui sembla chercher Dieu ou quelque chose d'approchant toute sa vie, paraît avoir acquis une fascinante sérénité et un certain

détachement. Car le cinéma d'Oliveira est bien resté celui des tourments de l'amour, qu'il soit divin ou charnel, avec des incursions du côté de l'histoire de son pays (ou de son bout de pays, n'oublions pas qu'il vient du documentaire). Mais désormais, même si la mort plane, il est de ceux capables de lui faire un pied de nez, car il est aujourd'hui d'une certaine façon plus libre que jamais. À ce titre, l'admirable *Étrange affaire Angelica* est exemplaire et très représentatif. Un scénario de 1952 à peine retouché, l'histoire d'un photographe qui tombe amoureux d'une jeune femme morte qu'il a photographiée et qui reprend vie, une chambre dont la fenêtre s'ouvre sur les paysages de son enfance: un film qui défie le temps et qui a vaincu la mort. Comme Oliveira. – Philippe Gajan

« ... même si la mort plane, il est de ceux capables de lui faire un pied de nez, car il est aujourd'hui d'une certaine façon plus libre que jamais. »